

Sybille de Bollardière

ALIZARINE

Poèmes

Sur la route inutile
Qui ne s'est pas annoncée
Ils ont écrit noir sur blanc
Fontaine ronde, source intermittente

Rides de l'épouse millénaire de l'attente
Rien ne pourra me guérir
J'enfourche mon erreur et je bats la
campagne
L'Autre et son énigme
L'homme trop âgé, repu de sa quête
Vous offre l'hospitalité de sa déconvenue
Et vous mène à l'étable où son fils ricane
Les vieux poètes, parfois source tarie,
Ces fleuves que l'on remonte à jeux de
pierres
Dans les flaques endeuillées de courant,
De grands poissons noirs frétilent
d'impatience.
D'où reçoit-on le pouvoir d'une telle
obstination ?

Sensible à l'affaissement de l'eau, au jeu
penché des voiles, avec au front ces interdits
dont nous nous suffisons, je vais dans ton
incertitude chercher le ponant qui signe ma
toile.

Pressée d'atteindre et de s'établir, sans cesse
menacée par ce même pays où la dune
s'effrite au passage des dents, j'étends ma
langue sur les pans d'une île investie.

- famine des gencives -

La plage sous l'épreuve de juillet retrace
l'agonie d'un sablier qui délivre son unique
détenue.

- Ne te ravise pas !

Ici, dans la lumière agenouillée des foules en
transhumance je marche sur nos silences
vers notre langue commune.

A Michel Deguy

Trigone

Nous étions devant l'arche frappée d'oubli
Posés en trigone
Comme les astres bienveillants
Qui nous prirent pour étoiles
L'étreinte désincarnée ouvre toutes les
attentes
Et prolonge l'éloge de la porte entrebâillée

A Yves Ros

Ces jours perfusés d'encre et leur
puisée de mots de la rencontre à la
capture la vie n'a jamais été là
Absente de cette kermesse en deuil,
elle rejoint l'arbre de la plaine les
rives écarlates sous les jeux de
l'aube
Et le poème se fait tombeau de cet
instant où j'ai vu l'océan lécher la
poussière et des hommes se couvrir
d'algues pour retourner à la mer

Le Poète

Il apparaît
Et déjà je me surprends d'évidence
L'aigu de poésie
Le grave de poème
Je garde la flexion d'un accent
Comme en retrait
D'un temps de servitude

A notre vie d'étoile filante
Qui jette dans sa course
Ses derniers feux déjà éteints
A notre vie disparue
Quand nous la découvrons

J'ai mis mon pas dans la lumière
D'un éclair fulgurant
Mais d'où vient-il que ce trop de clarté
Me laisse maladroite
Brûlure sans partage
Pour l'oubli de vaines blessures
J'offre ma main à la lumière
Et mon corps à la déchirure

Marche funèbre

Il n'a pas pris le temps de vivre
Seulement celui d'attendre
Et l'alternance de la lumière
A brisé le cours des saisons
A l'heure où le ciel se' déforme en horizons
multiples il a glissé sa main dans la terre, et
le désir lui est venu dans sa pâleur oblique
Il n'a pas pris le temps de vivre
Seulement l'urgence
Il a brisé son épaule contre l'arc du messager
et n'a pas lu le message

C'est ainsi qu'une marche funèbre
s'acheminant à reculons découvrit le lieu de
naissance du poète

Le fleuve

L'eau qui venait de la terre
Et le fleuve qui allait à la mer
Celui qui demeure sur les berges
Laisse aller au fil de l'eau
Le meilleur de lui-même
Portés par l'eau, engendrés par l'eau
Nous étions trois
Le Verbe l'Ecoute et le Regard
Le fleuve nous a portés vers les plaines
basses
Plaines de lumière de vase et d'espace.
Où le delta se perd et se retrouve

Dans les méandres de l'ivresse
L'eau se fera plus claire
Un seul trouvera la rive suprême
Il porte en lui notre passion aveugle
Pour ce chemin d'eau
De l'ombre à la lumière
L'eau qui venait de la terre
Et le fleuve qui allait à la mer

L'envol
Insondable bonheur du gouffre
Où la mouette plane et crie
Abîme je veux y croire !
Ultimes bords de cette faille reliée d'or à
l'étoile
Où tangue le funambule
Qui balance le temps
Certitudes d'équinoxes
Victoire des solstices
Lente à venir
La mort sur son fil

Citadelle défunte
Fuyante à l'horizon
Tel un cygne s'échappant de la nuit
Ses larmes enfermées déferlent
Blancs rouleaux de tourmente
Cyclone allié du ciel et de la terre
Aspirant les oiseaux de la sagesse
Ceux-là même qu'une aile blessée
Rapproche de la terre

Ailleurs

Ailleurs L'île de nos sangs mêlés
Mais je ne crois plus au voyage
Je ne désire plus que l'instant
Répandu
Dévalisé
Tout m'est devenu urgence
Et j'ai au fond de l'eau noire
Le poème installé
Comme l'enfant qui ne voudrait pas naître
Et pourtant crie déjà

Poésie, ce fruit trop vert
Que je croque sans attendre
Qui m'a brûlé les lèvres
Et abîmé la langue
Farce superbe
Ou ricanement superbe
Qu'importe !
S'il le faut je croquerai la fleur
Je cherche qui t'a fait naître en moi

Allégeance

Retrouver cette fidélité du lien
Je veux dire, la main
Le pouvoir de se taire
Et de la laisser dire
L'oracle des pierres
Le geste de l'arbre
Habiter parmi les choses
De l'âge émondeur de signes
S'en remettre à ce profil de montagnes
Où naissent les seigneurs
Attendre
Ceux qui viennent à date précise

En l'absence d'escorte
Revêtir l'exigence
De grands échassiers aux ailes de préface

C'était le temps venu de la terre hospitalière, juste encore assez tôt dans la saison pour que la campagne s'offre une forêt de hautes herbes et des taillis de fruits verts.

Et c'est là que le délire s'accroche au rêve pour sa quête de guenilles.

Il est des nuits de clarté qui effacent les étoiles où la lune se charge de l'ombre et du reflet.

Nue dans sa débauche de fenêtres ouvertes, la maison se tenait dans mon rêve comme un lieu de choses essentielles.

Loin et chaque fois plus rapproché, ce hurlement d'enfant et la trace circulaire de son épouvante, comme une spirale dont le centre était cette fenêtre d'inaccessible lumière.

Ce cri appelait à disjoindre l'univers et teintait le ciel d'un rouge sombre, aveuglant dans sa course la reconnaissance.

La souffrance fulgurante, à l'heure exacte où le hurlement s'incarna en cette enfant de douze ans qui portait sur sa robe de laine blanche les taches de boue d'un chemin non identifié.

Mon cri prit naissance dans sa bouche, lorsque franchissant le seuil, je vis qu'elle portait comme balanciers, rattachés à ses épaules de la plus naturelle façon, *deux bras d'hommes munis de mains droites.*

La loupe de son regard jetait plus d'horreur que l'histoire nous en offre mémoire.

Mains liées dans la terre
Le genou à la tempe
Je veux rêver notre corps
Avant que de le vivre
Pour qu'il m'en souviene
Aux heures mauves d'un soir
Le dernier entre tous
Arche de douleur
Au seuil enjambé
D'un vide habité
Je veux rêver cette mort
Qui n'est pas sobre et belle
Mais plus encore
Lourde et pesante
Comme l'étrave des péniches
Sur le fleuve descendant
Lui aussi

Passagère d'un retour

Il est des villages de briques tièdes
Emparés d'un soleil rasant
Et la verte vallée de troupeaux
Comme un tableau où je m'impose
En surimpression
Je suis la passagère
Tel cet amas de ferraille
Qui attend sa couleur
De la lente dégradation de sa matière
Je suis la passagère,
Celle qui s'en revient sur ses pas
Et déjà les plaines plus sauvages
Où l'herbe fauve
A les reflets du sel
L'arbre de la plaine a reçu du vent
La courbe d'une vague
La mer s'annonce...

Légende

L'agonie d'une île
Et le cap aiguisé de nos lueurs
A la dérive sur la brillance des larmes
Il n'est de juste écho à la douleur
Que le bruit mat de l'arbre abattu
Terre indigne !
Tu porteras sous l'écorce
Les fruits de ta légende

Norroy

Il est des pauvretés belles et colorées
Elles se feront silence d'un chemin
Etreinte d'avenir
Et pour ce corps rompu en son dernier
sommeil
Je ne désire rien
Qu'une simple parure d'algues marines

Masures endormies, refuges de l'ombre
Où j'allais meurtrir mon corps
Pour que mon âme éclate
Rien
Il ne reste rien
Les mers fuyant la terre
Gonflées de nos illusions
Dissoutes dans l'atmosphère

La main, la lumière et le sable
Pour une éternité souterraine
Rampants aveugles et soumis

Perles de buis, d'ambre ou d'ivoire
A l'image des planètes
Sphériques et parfaites
Egrenées au fil du temps
Par l'homme éperdu de lumière
Quête d'alliance divine
Chant mystique de l'eau répandue
Fleuves gonflés d'espoirs humains
Pour la ronde infinie des perles de Dieu

L'arbre

Non pas les forêts obscures
Eccœurantes de leur profusion
Mais l'arbre unique de la plaine
Qui monte dans le temps
Avant que la foudre ne l'emporte
Eclaté de lumière

La hantise de ne pas le rencontrer
M'a fait marcher plus que de coutume
Chemins-croisés du Loir-miroir
Et du pont qui mène à Donnemain
Ligne d'eau, reflet du boulot décapité
Du Loir-miroir.
La plaine avance
Et la saison des grains compartimentés
J'ai marché plus que de coutume...
Je sais en retour du regard
Donnemain le village
Ses cyclones de corbeaux
Ses matelas d'ardoise

Du côté d' Herbeville où d'immenses saules pétrifiés ont bu les dernières gouttes d'eau verte.

La campagne au cri de corbeau, non pas noir, mais luisant de soleil oblique. J'ai voulu m'approcher de cette faille où le peuplier jaunit contre le hêtre pourpre, mais il aurait fallu suivre la crête fastidieuse d'un chemin de labour.

Le village proche est emmuré et hostile et les sentiers interdits.

Plus loin plaines éventées avec des îles d'arbres et de lointaines silhouettes de forêts. Jamais vu pays d'aussi pauvre rivière, à peine une entaille où s'écoule l'eau des mortes saisons.

Terre toilée de lumière, saison tardive de l'arbre. Horrible petit château jaune qui n'a de noble que son parc, Sainte Gemme et son supplice de clôtures, Saint Nom et sa lèpre de maisons neuves... Où aller ?

Ma terre d'éclair, je n'ai jamais revu tes
immenses plaines et leurs couronnes
de vanneaux huppés.

Je porte une ville au poignet non loin
des rives verticales de l'Algarve...
J'allais ce jour-là, les yeux
mitraillés, le corps démâté vers
cette dernière saison blanche où ma
mère est venue lorsque le cri du ciel
dans les forêts d'ancre m'offrit un
temple où finissait la mer.

La ville se levait, le chiffre de sa
canicule sur mon front, Tavira
l'aigre-douce et ses matins tachés
d'hirondelles consumait ses ruelles
où les pierres ont la vie dure mais ni
la beauté ni ce don de vivre enseveli
ne m'ont fait oublier que c'est de là-
bas que me revient ce regain de
parole.

Un oiseau a chanté au sommet d'une
phrase la déchirure accordée comme
alliance, la proximité de paroles
transparentes me donna le vertige,
un irrémédiable espoir fit son
chemin parmi les ruines.

Tavira l'apparaissante, vrai lieu du désastre et de la subsistance, a revêtu l'âne aggravé d'images qui porte son histoire sous le regard bleu des faïences, tout à la fois le terme d'une errance et l'espace d'une attente, Tavira où je m'efface, un pied dans la vase ou la minceur de l'eau, c'est juste une toile où se reflète l'inspiration d'une ville.

A Alvaro de Campos

Il s'agit de cet arbre
Qui surgit parmi les arbres
Préface de lisière
Epousant la pierre et l'entaille
De son tombeau de plaines
Et de celui d'ici
Le poète à sa longe oblique
Qui désigne le temps
Affecte le silence
L'un et l'autre pourvoyeurs d'éclairs
Eloignant du geste et de la main
Le poids d'une aube moribonde
Sèment l'espace d'étoiles intermittentes

Captive d'un secret
Inclinant les preuves vers l'unique rencontre
J'ai reconduit l'escorte sylvestre au seuil de
l'ombre

Lacs à fonds perdus, lits de collines
étanches aux larmes d'une route
qui ne mène nulle part, il ne croit
plus à l'innocence d'un paysage,
tout se ferme à celui qui le
traverse, vers l'ouest, aube tard
venue de ce pays où il ne fait
beau que le soir.

Ecueil qui ravive la mer
La détourne, la déchire La colore
D'un bleu phtalo au vert émeraude
Jusqu'au blanc de l'écume,
Vers le sang rouge de l'exil achevé

Il est des fêtes étranges
Où l'homme absent
Revit sa mort en dansant
Dans nos corps arqués
Battus à mort
Il est ce pont qui n'enjambe nulle rive
Et porte dans sa chair
L'alliance, l'avènement

A Pierre Lembeye

Nos clameurs et nos fêtes
Comme si ce tumulte en agonie
Pouvait dire déjà
Qu'un jour bientôt
Tout se fera silence
La main semant la cendre
Dire et redire

Mars, ultime demeure
De l'hiver installé
Plaintes et conquêtes
Pour que s'ouvre ce monde
Que nous pleurons de nos mains
Mars, planète, terre d'ailleurs
Mirage d'oiseaux de mer
Qui remontent les fleuves
Pour que l'océan se dise
Nos blessures, portes entrebâillées
Effleurées à l'aile d'un regard
Mars à la mort naissante
Promesse d'un royaume

Femme
Comme une pluie annoncée
Mouette à fleur des côtes
Pesante et sûre L'envolée justement lestée
De son intime secret
Et la robe d'un ciel écarté
Colore l'océan renversé
D'un vert d'Alizarine
Femme
Pour que l'obscène se livre
Blessure sans représailles
Libation d'une terre profonde
Pour qu'un bras trop court à saisir
Entre ouvre de sa main
Le désir d'un monde
Femme
Cette étrave de sable
Renaissante à la fuite des mers
Parée au gré des courants
De coquillages ou d'immondices

Noces

Ils jetèrent nue
La mariée dans la neige
Et la noce poursuivit, péremptoire
Martelant de ses bottes la terre gelée
Sapins hideux endimanchés de mort
Gardiens de traditions cruelles
Et la jeune épouse offerte au givre
Ricanant, entrailles ouvertes...
Je ne sais pas si j'aurais survécu
S'il n'y avait eu
La blanche candeur d'un bouleau
Livrant ses branches fragiles

Le Chancelleur

Toi, le boiteux, l'irraisonnable
Chancelleur d'une danse divine
Fils de lumière et d'une déesse obscène
Tu es la tête charnelle
De leurs noces secrètes
Tu portes dans ta houle
Le message de la mer profonde
Celle des étendues immenses
Où le ciel épouse sa compagne
Une aura de lumière pour Celui
Que son faux pas sur la terre
Conduit aux danses célestes

La lépreuse

Dans ce théâtre en ruines
Offert au soleil d'une saison naissante
Elle est, nébuleuse appauvrie
La lépreuse
Celle dont les pieds masquent de sang
Le chemin de sa gloire
Nuées d'oiseaux inscrites dans le ciel
Comme un regard chargé de plaies
Comme on porte un fruit mûr
De la coupe aux lèvres
Pour le partage de la demeure

Il fallut s'établir parce que l'heure inégale
nous couvrait d'ombres et que le cerne de
nos vies pâlisait de silence.

Tracer la demeure en cercle de cendre sur les
lieux éventés d'où l'on voit les cités sans
jamais les atteindre...

Et l'heure vint de ces cortèges d'enfants qui
mènent les chevaux par la jambe.

Telle fut notre demeure de famine, l'embellie
d'un

Partage dont l'écho devait dire : Il fallut
s'établir...

Espace de douleur
Où la fuite des jours
Apparaît, lenteur extrême
Que faire d'une main
Impropre à saisir ?
Impuissante incantation
Au ciel échappé
Un être de conquête
Comme un cheval aveugle
Et le rêve congédié
Qui prend figure de déjection

Le pain d'argile

Je n'ai rien trouvé à la mesure de mon
amour
Que le lit du fleuve
Mais il est encore trop tôt dans la saison
La dame de carreau
A cuit son pain d'argile
Et mis ses mots en demeure
De lui rapporter
Quatre flèches rougies d'âme
Quatre poissons d'eau verte
Pour dresser la table de l'hôte
Sur l'herbe piétinée

Octobre où les enfants à naître
Evoquent les greniers et peuplent nos
mémoires.

A dormir bouche ouverte sous des
constellations d'encre

Noire, les femmes ont un lait
vert-de-gris dont souffre le
partage.

De cet acheminement sans cesse remanié
Ils aiment et le monde s'ouvre à deux
battants
La sueur froide dissipe le malentendu
Tu me prêtes ton visage
Et tes mots me vaccinent chaque jour
De ces terres siluriennes où je n'irai pas
Ainsi parle
La prose de violence des contrées insolubles
Où l'oeil s'agrandit dans le sépulcre de
l'autre

Congédiée l'illusion
Et la peine reconduite au dérisoire
Ainsi la nuit a-t-elle été prévenue.
De notre disparition il n'est plus temps
d'attendre
La croissance de l'herbe blanche

Nous avons appris à ne pas tenir compte du
geste
La phrase entamée perd couleur
Et tout rétrécit dans la virtuosité
L'épidémie de nos discours

Nous comble d'ignorance.
Et l'enfant lui non plus ne dira rien

Piquée de lune assise
Sur un ventre aux antipodes
J'étais sur toi, pirogue
Sans balancier
En équilibre instable
Au seuil du jour défenestré
J'ai refusé de pagayer
Parce que j'avais le sommeil au corps
Et le poème incarcéré

Au tard venu
Offrir le soleil de minuit de la débâcle
Icebergs à la dérive du labrador
Qui labourent les abysses
Et nos caillots de sang dans l'eau chaude des
Aiguilles

Ou peut-être
Les méandres du Kuro-chivo sur les fuseaux
horaires
Contradictaires de nos montres

Chez moi il est minuit
Le soleil se lève pour le peintre qui jette ses
lions
Dans la rivière des traits
Mais deux heures plus tard
Au pouls de ton oreille en fuite

J'ai le ventre qui grésille en redescendant le
Humboldt

L'échéance

Parfois l'amour meurt de sa vie même,
de cette excroissance d'amour que l'on
nomme l'enfant, ce tien que l'on se fait et
qui lapide le nous, croît désordonné,
méprise nos vues, et blesse ton amour
qui ne s'y reconnaît pas.

Ainsi nous n'irons plus au sommet des
nuits poser nos mains sur un ventre
planétaire.

Délié de ses promesses, «Il» apparaît,
victime d'un songe, graviteur d'infortune
à dénoncer ce monde qui demeure
inconnu, l'alliance, l'avènement,
croissance du silex qui prolonge
l'outrage du givre et reconduit
l'échéance.

Demeure

Elle s'est découverte à moi
Dans cet anneau du fleuve aux eaux vertes
Navire en retour de conquêtes
Elle était venue s'établir
Dérive en terre limoneuse
Cachant sa certitude
Au delà d'un mur de pierres
Qu'elle avait pris soin de vêtir
De lierre pour la force et la continuité
D'iris jaunes et mauves à son pied
Pour le regard du poète

Depuis longtemps déjà
Demeurait dans l'eau noire
De cet étang sans cesse contourné
Vertige d'attente et cette main tendue
Qui ne ramène à la rive que son reflet
Trompeuse vigilance
Qui vous fait attendre sur le chemin
Ce qui se puise au fond de l'eau noire
J'ai dormi debout au milieu des années
Et mon bâton d'appui, fort de mon poids

En a pris racines...

Demeures inhabitées, défroques
Je me souviens de vos haltes
Où nous écoutions enfant
La pluie nous infecter l'âme
Façade aveugle sur jardin conquis
A chaque effacement subvenait la
résurgence
Demeure de sable
Comme une île méditée rescapée d'un
tumulte

Soutes d'un navire de captives
Au goût du sel de nos larmes
Et cette mesure éventrée du Norroy
Au sol envahi d'algues sèches
Le vent hurlait à notre ivresse
Que la mer cette nuit-là
Ne serait qu'un lac d'urine

Plus tard, châtelaine d'illusion
Nue dans les vestiges d'été
De la neige à la poudre
Pour une violence inutile
Les fauteuils garnis de housses
Recevaient nos virginités galvaudées
Et le vent sans lumière
Appelait les forêts grandissantes
Elles entraient par les fenêtres
Jetaient la neige sur les parquets
Et nous fêtions nos libations
Par des grenades à blanc

Demeure sale et croupissante
Parée des tentures d'un orient dilapidé
Des porcelaines piquées de mouches
Aux fenêtres tachées d'oubli.

Le dégoût !
Chambres écloses
Au vacarme d'une forge
Compagnes du sommeil
Que je puisse chanter ailleurs
L'épouse de ces noces
Que vous ne serez pas
Car l'abondance de fêtes
Vous a lésées du juste silence
Qui précède les nuits d'alliance.

Où laverai-je ma bouche
De cette limaille de métal
Qui m'alourdit l'haleine
D'avoir tant rongé nos chaînes ?

Le voyage, ma demeure
Et toujours nous sceller d'espace
Lorsque tu ne me ressembles pas assez

Demeure tropicale
J'ai vu ton œil unique
Dans la nuit du Morne
Et ma peur te devançait
Turban sale et lames émoussées
Ne pas frôler ton corps
Ne pas être surprise
Ma vigilance avant que tu ne t'éveilles
Toi, le gardien d'ailleurs
Laisse-moi le libre passage de ma nuit

Ma demeure féconde
Où te trouverai-je ?
Je porte le bois de ta charpente
Comme une écharde au corps
Juste maison du juste pas

Ma demeure, mon unique fidélité
Où me fuiras-tu encore pour ne point
m'attendre
Car je ne sais où je m'en vais
Et tu me devances déjà.

Dar Es Chams
Mai 1980

A tant vivre d'orages
Nous avons saccagé les chemins
Et fait nôtre les sentes fauves
Qui ravinent les montagnes
Elles portent au fond de l'entaille
Leur livrée de pierre et d'espoir
Et l'arc des nuits frondeuses
Se fait cerne de mort joyeuse
Etonné de nous regarder

Adjectifs

Que la montagne m'offre dans sa lumière
La saillie blanche d'un village
L'écorchure ocre d'une porte
Car l'orbite creuse d'un puits
Porte au ciel sa lèvre sèche
Et la tirée d'une flèche avide
Entraîne un torrent d'écume rouge
Vigilante douleur inscrite
Est-ce l'heure étale d'une vie
Où l'oiseau se tait
Où la fleur s'écarte ?

Le moindre, l'infiniment moindre m'est
devenu plus précieux que la folle
exubérance de ces lieux où je brode, fil
à fil, la nappe usée et malveillante des
jours à venir.

Un point, puis un autre...

Et se dire que je n'ai rien à défaire
puisque le temps m'a fait cadeau de son
silence.

L'infiniment moindre, ce point que je
retiens, souffle coupé, et le jour qui
s'entête, et les nuits capitulées où je
brode fil à fil, le désespoir...

Etre allée si loin
Où la vague écartée
N'a d'autre parole
Que l'abîme lapidaire
Offrir au matin
Le souffle des nuits
Tachées de lumière
Et se remettre en chemin
Ainsi je passerai les heures
Au tamis de mes mains
Et je porterai la terre
Au cerne de mes ongles
Ils fertiliseront le sable du désert

Compost des phalanges

Alluvions de choses visibles sur la nef
d'un visage, où commence le tracé
solide de nos rencontres ?

L'oratoire de l'enfance où mille
escargots sillonnent la moire
venimeuse où la mémoire s'égare.

Paume des mains teintée de bleu, le
dernier amour.

La haine face de cuisine malpropre, sa
jambe de cuistre. Il marche le sexe en
proue croyant drainer la terre, mais la
femme est sur ses reins poussant sa
charrue dans la poussière.

La mort latente, fasciculée de soie
grise, et le corps se met à nu de
l'intérieur, se livre à sa culture sur
brûlis, Pillage !

Rêve de satellite, légende
Il était une fois
Trois grenouilles
Trois rivières à franchir
Trois isbas sur leurs pattes de poule
Baba Yaga, petite mère
J'ai retrouvé la flèche du prince Ivan
Trois crachats de lune
Trois livres ouverts
Trois fleurs au ventre des filles de
sorcière

Eclipse autour d'un verre
Où le soleil prend un bain d'alcool
Elle ne boira plus
Eclipse, lune envahie de lierre
L'éternité enserrée de vers
Elle ne baisera plus
Eclipse de chemise à la fenêtre
Suite et fin de la femme adultère

Dents de givre et de glace
A déchirer l'espace consenti
D'un partage insalubre
Le temps nous assigne son mépris
Reflète moi ce jardin d'entrailles
Où tout s'est joué à mon insu

Cordons à défaire de ce pantalon des
marches de l'attente, chaque voyage
nous ré atèle à la charrue de l'habitude

Collèges d'hommes endeuillés
d'essentiel
Où sont-ils les dieux qui pillaient le
monde
Et peuplaient l'univers de leurs étoiles
incestueuses ?
Ma convoitise : des gisements de rois !

Qui t'a devancé dans ma vie sinon le
sillage des planètes ineffaçables ?

Et la reine se tenait, ployée de terrain
vague en son idéogramme de jambes.

L'épaisseur carrée de leurs ongles
Qui raye ma cornée
Dénature les couleurs
Ce pourquoi je peins en noir et blanc

Névralgie faciale
C'est l'os qui se disloque
Sous le masque
La dent qui dévore la gencive
La langue, à tâtonner l'espace
À téter l'absence
S'identifie au vide et
Jouit du massacre

Rapport édénique avec un miroir ovale
Et la bleue parallélie des murs de là
Les berges biseautées du fleuve
Soit la ballade au grand jour de l'imposture.

- Bras de banyan, stries d'asparagus
Qui ansérinent le regard,
Tu diriges à notre intention un Opéra :
«tempête dans l'armoire ou extrait du
discours conjugal»

Trapèze

Je parlerai de cette alliance avec le trapèze nocturne où la femme s'étrangle dans son envolée, c'est toujours en revenir à l'effondrement de l'aube. Ne pas compter sur la disparition, son dos flagellé de pustules, îles rouges de la déconvenue, maintient ce pas à pas de la nuit et son regard de biais réveille l'endormie. Face à l'écumeur discordant, permanence d'imposture, il n'est jamais temps de se refaire cette membrane d'arpenteur sans mesure.

Ici, le poème optimiste

A Michel Deguy

Malaise des superficies
Où l'oiseau descend des poutrelles
métalliques
Et perce l'effigie distribuée
Le blanc ()
Que s'offre la page
Absorbe les mots et le passage
De l'un à l'autre
Pour avoir voulu établir
L'hydre blanche du silence
A l'intérieur des parenthèses
On a conduit la plèvre
A chanter les îles disparues
U t o p i e
Et la mouche du regard suit les méandres
De l'œil
Qui
Vacille

Chapeau noir, cheval de jade...

Cent fois j'ai remis ces mots
Sur le métier à tisser le sens
«Chapeau noir, cheval de jade»
De loin comme un plumetis
Mais au plus près de la douleur
Il faut y voir
L'empreinte d'un sabot
Ou bien encore
Le deuil d'une pensée légitime

Sy ou Si et Pâ

Paternité analphabète
Qui m'interdit la citation
Me givre d'ignorance
Dès la reconnaissance
Et cette dyslexie particulière
Où la muse inverse le poète
Sy et Si n'en finiront jamais
D'appeler à l'aide le prophète
Elie ! Elie ! Elie ! Crie le cyclope aveugle
Au front ceint d'une pomme d'or
Ouvre-moi le monde
Et je t'offrirai ma ville circonflexe
Je cherche un poète

A Sibylle Pâris

Différences

Et le sommeil qui se
déchire
A l'entrée des vivants
disparus
Plus que les morts
Engloutis des différences
De nos chemins obscurs et
difformes

Paris 1983

D'où viennent-ils ? De ce goulot de brique
enchâssant la cour au miracle d'oiseaux où
le souvenir ramène leurs visages vers les
chambres muettes de nos confidences. Où je
vais j'habite leurs silences, je remonte les
sentiers à l'urine de cheval où nous allions
entre les semaines dis-jointes piller les
buissons de fleurs ouvrières. Ces évadés de
la reconnaissance m'ont laissée sur le
tranchant d'une ville, la plèvre subjuguée,
incapable de reproduire ce rêve menacé.

Qu'importe la rive de ce fleuve toujours
inclinée dans ma mémoire et la déflagration
des îles qui ensevelit à jamais les charmes
d'une saison familière, c'est là-bas que je
chante ceux-là que nous étions, noués dans
le mutisme et la ressemblance.

D'où viennent-ils ? D'avantage qu'autrefois
de ces nuits étroites où la mémoire abrégée
me reconduit sans cesse, l'illusion limitée à
cet étranglement de bitume qui enchâsse les
derniers bois d'une ville.

Sans dédicace, nul n'a besoin de mesurer nos
larmes et l'édifice toujours défait de nos

mémoires tuméfiées. Nous portons comme
un vêtement de fête l'uniforme de nos
rencontres hallucinées. Vos deux mains
droites sur mes yeux d'obstinée pour que je
veille seule vos destins d'emmurés. Parce
que nous marchions de front dans le pillage,
je serai poète pour vous survivre.

A mes frères

Uranus, la petite fille
Qui chante la chanson des parloirs
Pour les mouettes incarcérées près de
Marseille
Distordre sa bouche à son propre poème
Où se fêler les dents de silence ?
Il y a dans l'air azoté l'image de ce frère
aux muqueuses tuméfiées
Et ce tabouret noir au chiffre du néant
Le trou cyclopédique de son front
Boîte à lettres de l'enfance
Je disais
Ce tabouret noir au chiffre du néant
Qui supporte cette statue jamais édifiée
Jamais contredite

A Jean

Les enfants du couloir
Sortaient du placard
Et pissaient par les fenêtres
Ont enfilé un soir
De chimériques sandales
Pour déshabiller le monde
Et sont revenus plus tard
Semer la poussière inféconde

A mes frères

Portrait de femme

Tu es ce tableau qui me jaillit des doigts
Et que mon regard supporte
Avant que ma main ne le pose
Visage de femme antique
Qui n'a rien de noble et de pur
Profil grave et sombre
Comme une rupture
Entre le rythme de la femme
Et celui de l'homme
Amie, tu es ce tableau infini
Qui chaque jour se reforme
Chaque nuit s'agrandit
Jusqu'à l'impuissance de la saisie
Et l'infiniment petit de mon regard

A Gerardina

Ta détresse silencieuse et menaçante
M'a longtemps regardé danser
J'ai heurté mon souffle aux relents de ta vie
Et voici que ton ardeur
A pris goût de papier jauni
Dans mon désordre de souvenirs
Prends ce qu'il te faut d'images
Et dessine sur le sable Les limites d'un
partage
O mère, vague soumise d'un océan en fuite

Je vous ai liés dans le sommeil
Et j'ai brisé vos semailles
Jusque dans ma propre moisson
Je n'aurai de maison
Où dormir en paix
Je n'aurai de saison
Qui ne me rappelle votre absence
J'ai lié ma main à cette faucille
Qui fauche ce qui aurait pu être
Et vous ressemble déjà...

Préface de mort lente

Tes yeux de luciole fatiguée
Et la danse de tes bras arqués
Pour cadre à ma solitude
Ami, ta parole est ce filet
Qui ferme d'or
L'entaille de ma chair

Voici l'entame
Aube et crépuscule
Ce morceau d'écorchure
Qui donne ensemble
De la dureté à la saveur
Jusqu'au dégoût

Quel souffle dans cet abîme
Où le vent n'est qu'haleine fétide
Où la mer n'a laissé qu'humidité
croupissante
Une goule aux fées à marée basse
Résonnant encore
D'un rythme de ressac

J'y allais enfant
Porteuse de lumière
J'agrippais mes mains aux algues
Pour atteindre
L'ultime paroi de notre angoisse
Et si la mer remontait
N'obéissant plus aux lunes
Et si la mort nous élevait
Têtes contre la voûte, écrasées
Membres crispés dans le tumulte...
J'appelais alors Mélusine
La fée gardienne du passage
J'appris au fil des années d'ombre
Que les fées ne viennent pas
Et que les marées soumises
Dans leur retrait
A des lois immuables
Sont préface de Mort Lente

*Nous partîmes tous deux du hameau de
Coustures, Nous passâmes Gastines et ses hautes
verdures...*

Ronsard

Ne m'offrez plus votre plaine et ses confins
de Loire, je ne viendrai pas, rien ne
m'éloigne d'avantage que ce revenir. La
sénescence de vos corps d'argile et la faille
de vos regards sont autant de contrées où
je n'irai pas.

Jadis il y avait la subsistance du jeu, l'herbe
se couvrait de pommes et l'étang se parlait
au pluriel, et toujours ce logis de
conquêtes, le goût des larmes sur le pain
beurré et nos bonnes fortunes, songes
carnassiers, jadis la providence de son
visage et le seuil de sa maison...

Mais je ne viendrai pas, les marécages
engraissent nos sources et l'eau répandue
du passé ne nous a pas livré de passage.

La traversée des nuits alourdie d'une
offrande incertaine s'est ouverte sur la
dilatation de l'aube en cercles de

souffrance, le jour murmuré des mondes
parodiés s'est lié à nos existences et le
commerce est pauvre.

Je n'ai plus de pouvoir...

Jadis l'âtre surélevé, la gerçure de la brique
sous mes doigts et l'heure exacte du héron,
l'inertie de son langage m'offrait la face
blanche du sarcasme et le monde rond et
lisse de ma possession.

Je ne viendrai pas, il faudra fermer votre
porte, je n'ai plus de pouvoir, mais je me
tiendrai au plus près de l'exigence et je
veillerai votre sommeil.

Je veux vous combler d'ignorance.

Nous irons à Clipperton-planète
L'île des crabes cramois
Qui cherchent la vie
Là où elle n'est plus
Que nodules poly métalliques